

L'amour qui ose se dire

VIDY Sur le thème de l'homosexualité réprimée et revendiquée, inspiré par Lorca, Cisco Aznar présente *Parce que je t'aime* avec les danseurs de la Compagnie Buissonnière.

L'air de rien, Cisco Aznar joue avec le feu. Il annonce *Parce que je t'aime* (un poème à siffler) au Théâtre de Vidy, avec sa Compagnie Buissonnière. Mais il s'inspire de *El Publico* (1930-31), ce «drame» selon Federico Garcia Lorca, ce «mystère» selon un ami exégète de Lorca; en tout état de cause, une pièce réputée injouable. Il y a dix-huit ans, Oscar Araiz en avait proposé la première représentation «professionnelle», à la Comédie de Genève, avec les danseurs du Grand Théâtre. On en était sorti émerveillé et décontenancé.

Mercredi soir, la même impression dominait au terme de la «première» lausannoise. Naguère, Araiz expliquait que *El Publico* «est plus proche d'un script de cinéma que d'une pièce de théâtre, en raison notamment des trucages qu'il demande et des exigences techniques qu'il implique».

Quand on sait avec quelle maîtrise Aznar et son comparse Luis Lara intègrent les images filmées à la représentation scénique (cf. Peter Funk, *Lola la Loca*, etc.), on ne s'étonne pas de leur réussite. *Parce que je t'aime* est un pur joyau d'invention, de fantaisie, d'ironie. Il y a fort à parier que Lorca ne le renierait pas. Lumières, couleurs, bruits, musique, chant: l'incunable enluminé par Cisco Aznar est placé sous l'égide du poète, bien sûr, mais aussi de Buñuel, Dali et, plus loin, de Velasquez et du Greco. Surréalisme et mysticisme se partagent en effet le plateau et l'écran. Représentations de l'Immaculée Conception, chemin de croix, mais aussi corrida miniature et chevauchée fantastique (pour



De drôles d'animaux baroques au rendez-vous de l'éclatant spectacle de la Compagnie Buissonnière.

Mario del Curto

Lorca, «les chevaux noirs apportent la destruction et la mort»)... une imagerie convulsive est convoquée pour dire l'indicible, c'est-à-dire les élans du cœur, tous sexes confondus, et l'appel des sens.

Pour Araiz, à l'époque, c'était l'amour, et non l'homosexualité, qui constituait le sujet de la pièce. Pour Aznar, en revanche, *El Publico* est une œuvre amère et pleine de ressentiment. C'est le cri angoissé d'un écrivain con-

damné à tuer sa véritable identité sexuelle par la faute d'une église répressive et d'une société intolérante. De toute évidence, Araiz et Aznar ne sont pas de la même génération. «Pouvons-nous tant nous aimer, au point d'avoir le courage de nous promener en public sans masque? Ou le théâtre des apparences nous opprime-t-il au point de nous contraindre à transformer notre vie en un cimetière de désir et d'idéaux?»

Mais laissons plutôt la parole à Lorca: «Roméo pourrait être un oiseau et Juliette pourrait être une pierre... Roméo pourrait être un grain de sel et Juliette une carte de géographie...» Mais pourquoi Roméo et Juliette? Pourquoi pas Roméo et Mercutio, par exemple?

Dans l'adaptation de Cisco Aznar, une étroite passionnée unit deux garçons. Mais tant d'amour ne saurait rester impuni. Le public (*El Publico*) se

rue sur le couple, couteau à la main. Un bain de sang rougit l'écran. Avant que le rideau ne tombe une dernière fois, on entend ces répliques magistrales: «Monsieur le Directeur, le public est là. – Qu'il entre!»

JEAN-PIERRE PASTORI

UTILE

Parce que je t'aime, Théâtre Vidy-Lausanne, jusqu'au 28 novembre. Location: 021 619 45 45; www.vidy.ch

Cisco Aznar danse l'amour à mort

Hanté par Pedro Almodovar, un jeune chorégraphe et metteur en scène catalan à l'univers hors du commun s'inspire librement d'«El Público», chef-d'œuvre inachevé de Federico Garcia Lorca. Huit acteurs danseurs offrent à Genève un spectacle aussi affolant qu'amoureux

Alexandre Demidoff

Sa douceur ne ment pas. Dans la fièvre grise d'après représentation, après le mélo et les larmes de Roméo, les coups de couteau et les baisers pontificaux sacrilèges, le Catalan Cisco Aznar, liquette rouge et Adidas moutarde, murmure: «Dans mes spectacles, je cherche ma vérité, même si j'aime raconter des mensonges.» Et c'est vrai que son *Parce que je t'aime, un poème à siffler*, à Genève après Vidy l'automne passé, n'est pas seulement la plus séduisante des rêveries théâtrales. C'est aussi une confession cryptée, une mise à nu d'un créateur de 33 ans qui d'un deuil fait un tableau d'ombres et de laine, comme dans *Lola la loca*, spectacle hanté par la disparition de son père, à l'affiche en 2003 à Vidy. Cette fois, à la salle des Eaux-Vives, il tutoie un grand frère en passions bafouées, Federico Garcia Lorca, as-

Ce «Parce que je t'aime» est un labyrinthe, une quête de soi assumée, fût-ce dans la souffrance

sassiné par les franquistes en 1936. Il lui emprunte *El Público*, pièce confiée par l'écrivain à un ami quelques semaines avant de mourir.

D'*El Público*, qui appelle l'avènement d'un théâtre affranchi de ses conventions bourgeoises, Cisco Aznar et son complice Luis Lara veulent d'abord retenir le sens du double fond. La matière des songes autant que le discours novateur. L'artiste, arrivé à Lausanne en 1992 pour y suivre l'enseignement de Maurice Béjart, n'ambitionne pas de monter in extenso les cinq tableaux de cette œuvre inachevée. Mais d'en capter la chair, d'en extraire les images, quitte à retourner

à Barcelone pour s'y filmer, sur une plage, en Christ écrasé par le poids d'un lit d'internat; quitte à offrir un rôle à sa propre mère qui n'avait jamais connu ce bonheur.

Le propos de ce *Parce que je t'aime, un poème à siffler*? Pour simplifier, disons que c'est l'histoire contrariée d'une naissance – celle d'un poète, celle d'un amour entre deux hommes, celle d'un spectacle impossible à mettre sur pied, *Roméo et Juliette*. Tout commence ainsi: sorti de l'océan, un enfant rêve sur

un nuage, devant un hublot géant – un écran – où fument des poissons colorés comme dans *Nemo*. Ce héros n'est que solitude, fantôme peut-être de Garcia Lorca, qui disait la jeunesse en proie aux ombres dans l'Espagne très catholique des années 1920. Ce même Garcia Lorca que l'invective: «Sale pédé!» lacérait, souffle Cisco Aznar.

Le garçon sort donc de l'eau. Propulsé hors de la mer (mère), dirait le psychanalyste. Puis tombe dans l'arène, sur un air endiablé de

fête de village. Matador au nez de clown et à la jupe sombre, le travesti danse, avant de toiser le taureau, minotaure miniature glissant sur une plateforme. Mais la bête terrasse l'ingénu. Quatre pleureuses ratatinées comme chez Buñuel retroussent la robe de l'innocent et ricanent devant le spectacle de sa virilité anéantie. Plus tard, après un tomber de rideau, le directeur de théâtre (le jeune Léonard Bertholet), pilier d'*El Público*, cherchera à conquérir un public encore hypothétique. Ro-

méo et Juliette est la pâture qu'il veut lui offrir. Mais voici ce dandy, aussi maigre que toqué, cerné par des créatures sorties de la fiction, hommes et femmes aux masques de cheval.

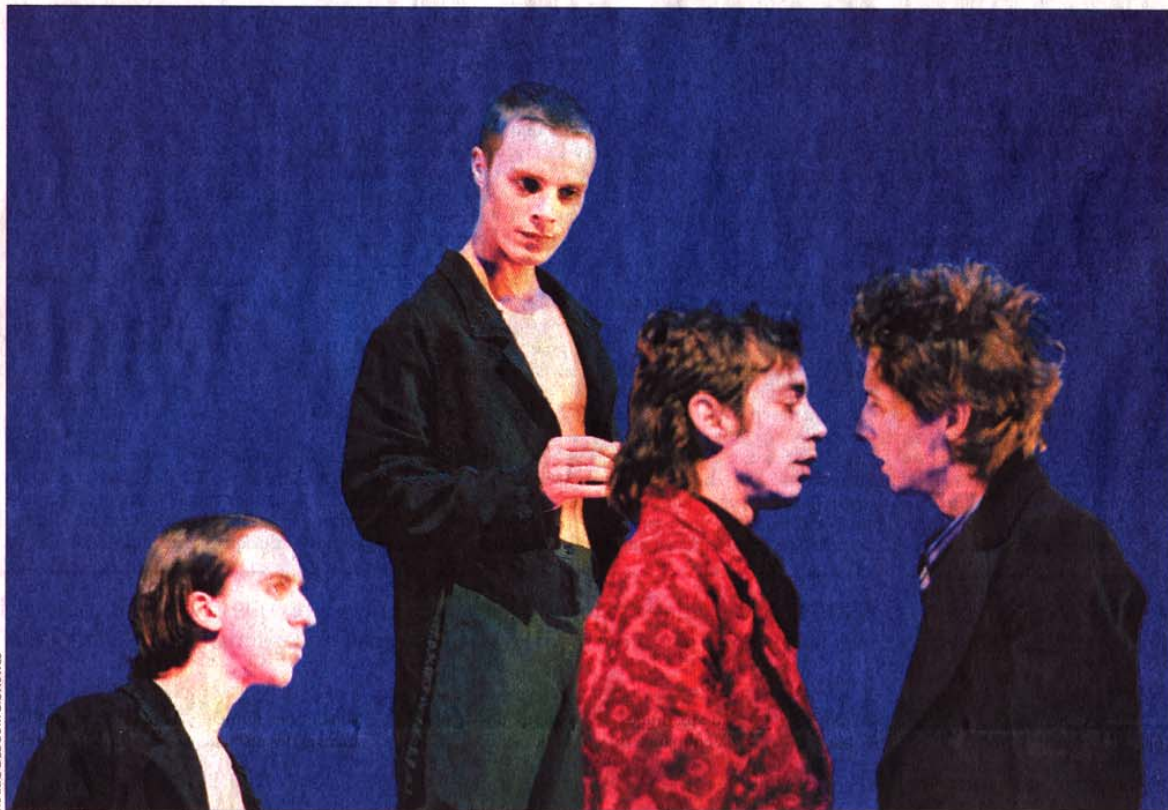
Tout est masque chez Cisco Aznar: glissement du drame au fantasme, contagion du présent par le passé, toboggan musical, d'un décollage solennel signé Purcell à une romance américaine. Ce *Parce que je t'aime* est un labyrinthe, une quête de soi assumée, c'est sa beauté, fût-

ce dans la souffrance. Le spectateur est sommé de s'égarer, de monter avec Cisco Aznar, via le film projeté, dans un tramway où papillonnent des noceurs, de pleurer sur le Christ sanguinolent, d'enterrer Juliette plus tard, avant de célébrer l'amour fou de deux hommes exultant en douce. De l'estase à la chute, il n'y a qu'un cri: sur l'écran toujours, les spectateurs applaudissent l'union, puis dégainent les coutelas. Bain de sang à la sortie du paradis.

Trop doloriste, cette vision de l'homosexualité? Un peu anachronique, cette manière de basculer du lit de noces au cloaque? Peut-être. Tout ne convainc pas dans cette déferlante d'images, Cisco Aznar et sa bande enfoncent le clou de la passion sans craindre la redondance et le stéréotype: la femme condamnée à deux postures, la sanctification d'une part – la madone – la soumission à l'ordre mâle de l'autre. Mais on ne lâche pas prise, on exulte même, lorsqu'une séquence filmée montre un Thierry Ardisson d'opérette interrogeant un poète extatique pour «Radio pédalo».

Ce qui touche autant, c'est l'honnêteté généreuse de Cisco Aznar, cet art de se livrer, d'oser danser l'amour fou jusqu'au sacrifice, d'inventer sa liberté, malgré les spectres. «Je suis né en 1972, rappelle l'artiste. Franco est mort trois ans plus tard, j'ai connu à travers mon frère metteur en scène, de 13 ans mon aîné, les premiers élans de la movida. Je viens de là.» Dans *Parce que je t'aime*, Cisco a engagé sa mère, 68 ans, femme au foyer, qui a toujours rêvé de devenir artiste de cabaret. Il lui a offert un rôle d'ange dans le film, mais lui interdit pour le moment, dit-il, de voir le spectacle. «Elle sera une grande actrice», promet-il. *Parce qu'il l'aime.* ■

PARCE QUE JE T'AIME, Genève, Salle des Eaux-Vives, rue des Eaux-Vives 82-84, jusqu'au 13 février (Loc. 022/320 06 06).



Cisco Aznar, en veste bordeaux. Le jeune chorégraphe et acteur signe un spectacle souvent sidérant d'invention et de liberté, entre danse à fleur de chair et hallucinations mystiques.

LAUSANNE, 1ER NOVEMBRE 2004

le meilleur à Genève

Pour sa première genevoise, le chorégraphe est venu avec une merveille

BENJAMIN CHAIX

Il y a longtemps qu'une scène genevoise n'a pas accueilli une production aussi étrange et aussi riche que *Parce que je t'aime* (un poème à siffler).

Étrange parce que la dernière création du danseur et chorégraphe Cisco Aznar ne ressemble à rien de ce qui se voit habituellement sur nos scènes en matière de spectacle dansé.

Riche parce que l'imagination débridée d'un homme de théâtre encore jeune y rencontre l'univers d'un poète mort avant ses 30 ans, Federico García Lorca, par l'entremise de l'un de ses textes les plus allégoriques: *El Público*.

Un peu Lorca, un peu Dalí

Les deux parents de Cisco sont originaires du sud de l'Espagne. Mais ils ont élevé leurs enfants à Badalona, près de Barcelone. Ce qui fait du garçon un Andalou comme Lorca et un Catalan comme Dalí.

Ces deux noms nous font entrer de plain-pied dans *Parce que je t'aime* (un poème à siffler). Le premier évoque l'affrontement entre un jeune esprit qui bouillonne et un environnement hostile. Le second nous emporte dans le vent de folie du surréalisme et de ses mariages bisconnus.

Les premières images du spectacle tiennent de l'une comme de l'autre de ces deux références. Une maquette de village la nuit, autour de laquelle rôdent d'inquiétantes vieilles femmes en noir, ça c'est pour Lorca.

Une projection en forme de pleine lune, derrière un acteur

suspendu en l'air qui se retrouve entouré de poissons, de bébés nageurs et de papillons jaunes, ça c'est pour Dalí.

«El Público» et le public

Cisco Aznar aime les images et sait très bien comment les rendre éloquentes et envoûtantes. C'est pour ça qu'il met du cinéma et de la danse dans son théâtre. Deux apports qui s'avèrent quasi indispensables à la rencontre réussie entre *El Público* et son public.

El Público, poème à siffler ou poème à danser? Les sifflets sont la hantise du directeur de théâtre — l'homme qui siégeait dans le ciel du début — aux prises avec sa crainte de la colère du public et de la ruine de son théâtre.

Il aimerait pourtant passer à la vitesse supérieure en montrant les choses telles qu'elles sont vraiment et non plus telles que les conventions l'exigent. Et comme ce directeur ressemble à Lorca tel qu'il était quand il promenait à travers l'Espagne son théâtre populaire ambulant, il brûle de montrer ce que personne n'a osé montrer.

Réaction sanglante

Le personnage du directeur est interprété par un comédien — le jeune Léonard Bertholet — qui rencontre la figure du poète, incarnée par Cisco Aznar. L'affirmation de l'homosexualité de Lorca, à travers celle de son double le directeur de théâtre, est l'un des éléments clés du spectacle. Elle connaît son accomplissement final au cours du duo filmé Bertholet-Aznar et la réaction sanglante du public horrifié.

Tout est voluptueusement



Cisco Aznar. Un créateur lausannois d'origine andalouse ayant grandi à Barcelone. (GEORGES CAR

spectaculaire dans *Parce que je t'aime* et si intelligemment amené que l'on va de surprise.

Dans ses moindres détails — interprétation, musique (parties chantées comme à l'opéra par Leila Pfister), lumière,

interaction entre action filmée et action jouée sur scène — ce spectacle révèle une inventivité et une ingéniosité qui entretiennent un climat de magie rarement atteint. Pour sa première apparition genevoise, Cisco Aznar réussit le meilleur.

Pratique

■ *Parce que je t'aime*. Les 9, 10, 11, 12 et 13 février, à la Salle des Eaux-Vives, 82-84, rue des Eaux-Vives. ■ Rés. 022 320 06 06.

Le monde désenchanté de Cisco Aznar

Inspiré de *El Público*, pièce surréaliste de Federico García Lorca, *Parce que je t'aime*, du chorégraphe Cisco Aznar, célèbre un amour où la jouissance passe par la souffrance.

Douleur ou dérision? Telle est une des questions que se posaient, l'automne dernier, les spectateurs de Vidy à la sortie de *Parce que je t'aime* (un poème à siffler), déferlante d'images, de mouvements et de sons célébrant l'amour en général et les amours homosexuelles en particulier. Verdict provisoire: chez Cisco Aznar, la jouissance passe par la souffrance et, si ses oncles spirituels sont Dalí et Fellini, son père d'esprit est sans conteste Pasolini. Cela pour les références, parce qu'il faut bien essayer de digérer cet immense festin qui ne craint ni les excès de(s) sens, ni les excès de moyens.

Mais, tout de suite, plongeons dans cette proposition. Et le terme n'est pas volé puisque ce travail foisonnant débute avec une lune aquatique projetée sur le mur du fond et dans laquelle barbotent Dalí et Buñuel transformés en bébés baigneurs pour l'occasion. Entre deux bulles d'air, les facétieux scaphandriers lâchent une bulle de BD véhiculant une insulte salée à destination d'un homosexuel affiché, qui, en live, danse avant-scène et va se livrer à un drôle de combat. Mais avant de chroniquer cette «corrida du bas», il faut décrire le topo du plateau. Juchées sur un village miniature au centre duquel trône une église, des vieilles femmes en noir grimacent leur dégoût à la face du jeune épèhe qui choisit d'aimer du même. Elles l'insultent, elles aussi, et applaudissent la charge du taureau qui s'en prend aux parties intimes du sacrifié. Lequel avait, auparavant, exhibé son slip rouge pour exciter l'animal télécommandé...

Noces de sang

Provocation, exécution, on le voit, Cisco Aznar marie volontiers Eros et Thanatos dans des noces de sang. Pas étonnant dès lors qu'il ait choisi *El Público* du même Federico García Lorca pour fil rouge de ce spectacle. Dans cette pièce surréaliste écrite en 1930, la problématique est double. D'un côté, l'auteur prône le «Théâtre sous le sable», théâtre d'instinct et de vérité, contre le «Théâtre en plein air», comprenant les productions-bourgeoises et faussées. Et de l'autre, il exprime son rapport douloureux à son homosexualité largement condamnée, en Espagne, à l'époque où il écrivait. D'où le motif récurrent qui ouvre et clôt ce texte et qui montre, à plusieurs reprises dans le spectacle, le public entrer chez le directeur de théâtre et lui demander des comptes. «Ce que vous voulez, c'est nous tromper. Nous tromper pour que tout reste pareil et qu'il nous soit impossible de secourir les morts»,



© Marie-Éli Curtis

dira ce public à l'incriminé qui, explique-t-il comme pour s'excuser, s'inquiète «de la morale et de l'estomac des spectateurs»...

Cisco Aznar n'a pas peur, lui, de nous retourner les tripes. Empruntant l'image du cheval, très présente chez Lorca, il orchestre plusieurs scènes où des hommes et femmes à tête chevaline hantent le cauchemar éveillé du personnage central. Cette séquence aussi, tirée d'un film, où l'on voit une vierge à l'enfant allaiter un bébé tout en portant un masque de cheval très expressionniste, presque agressif. Contraste donc, comme cette Juliette à la robe rouge violemment projetée entre plusieurs Roméo ou encore cette scène satirique où, au pied d'une vierge en majesté, s'ébattent deux faunes aux allures de chérubins... Mais la violence véritable vient à la fin. Après un pas de deux langoureux, deux amants terminent leur course sur écran et sous les coups de poignards d'une foule déchaînée. Pasolini n'est pas loin.

Logique du rêve

Ceux qui avaient apprécié *Lola la loca*, précédent opus de Cisco Aznar, retrouveront dans *Parce que je t'aime* la même facilité à conjuguer jeu en direct et images projetées. Ils retrouveront également l'univers baroque de ce Catalan qui n'a rien perdu de sa folie depuis qu'il est devenu romand. Ils ne retrouveront pas, en revanche, le sens de la progression présent chez *Lola*. Dans ce poème surréaliste mû par la logique irrationnelle du rêve, chaque séquence chasse l'autre sans qu'il y ait un vrai souci du récit. On flotte davantage et seule la force des tableaux retient ou non l'attention. Plus improbable, donc, et plus risqué. Mais toujours aussi personnel et chargé.

Marie-Pierre Genecand

PARCE QUE JE T'AIME

(un poème à siffler)

d'après *El Público*
de Federico García Lorca
Cie Buissonnière

Direction, interprétation et chorégraphie: Cisco Aznar
Assistant: Luis Lara
Interprètes: Cisco Aznar, Léonard Bertholet, Eleonora De Souza, Laure Dupont, Odile Foehl, Jean-Philippe Guilois, Leïla Pfister, Jordi Ros
Compositions musicales: Laurent Waeber
Bande-son: Andreas Pfiffner, Cisco Aznar
Vidéastes: David Monti, Luis Lara, Cisco Aznar
Création lumières et régie: Samuel Marchina
Costumes et accessoires: Sandra Niklaus, Luis Lara
Réalisation des costumes: Atelier couture Picpus
Création Administration: Nicole Lieber

Coproduction: Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E., Cie Buissonnière.
Avec le soutien de la Ville de Lausanne, l'État de Vaud, la Loterie Romande, la Banque Cantonale Vaudoise, Winterthur Assurance, les membres de l'association, Die Stiftung der Schweizerischen Landesausstellung 1939.

Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives, 1207 Genève
du 2 au 13 février à 20h30, dimanche à 18h,
relâche lundi et mardi
représentation commentée
le jeudi 3 février à 19h30
réservations: 022 320 06 06
location billetterie Fnac



L'adc à la Salle des Eaux-Vives, du 2 au 13 février à 20h30, di à 18h, relâche lu et ma